



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent, au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient été intimement liés à sa vie; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Son cours était sans cesse commenté et complété par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois,



CHASSE AU CHAMOIS.

L. Wacker

C'est le soir, ou le matin de bonne heure, à la clarté pâissante des étoiles, que le montagnard, armé de sa carabine (*Thierbüchse*) et de l'indispensable lunette d'approche (*Spiegel*), se met en route pour gagner son district de chasse. L'essentiel est de tenir les bêtes au-dessus du vent, afin qu'elles ne puissent subodorer l'approche de l'ennemi. Les chamois des forêts, qui passent la plus grande partie du jour couchés à l'ombre des conifères, sont les moins aisés à surprendre ; presque toujours ils aperçoivent le chasseur à temps pour lui échapper : aussi ne les chasse-t-on guère qu'à la battue (*Treibjagd*), en les poussant, soit à l'aide de chiens, soit à l'aide de jeunes garçons chargés de faire les chiens (1) sur le chemin de l'embuscade, généralement dans quelque impasse, comme en offrent en quantité les montagnes du Valais et celles des Grisons. Quant aux chamois des cimes, on les découvre à la longue-vue, en étudiant de loin le fouillis des roches et des gazons. Mais les voir et les tenir sont deux. A la moindre apparence suspecte, la vedette posée par la troupe paissante donne l'alarme en poussant un sifflement aigu, et adieu la proie convoitée. Le bataillon de chèvres endiablées franchit d'un bond les abîmes et traverse au vol d'immenses plaines de glace. Le foie traversé, les intestins s'échappant du ventre et n'ayant plus que trois pattes disponibles, la bête atteinte d'un coup de fusil fuit parfois encore jusqu'à plusieurs lieues. Et Dieu sait où, dans l'ardeur de la poursuite, le chasseur peut être entraîné ! Tschudi raconte, d'après Kohl, le cas singulier de cet Oberlandais qui, traquant un chamois blessé, sauta, un peu à l'étourdie, sur une corniche d'ardoise pourrie, large d'un pied à peine, au-dessous de laquelle se trouvait un précipice profond de cent toises. Ladite ardoise se brisant sous ses pieds, l'homme se mit sur le ventre, et, dans cette posture, commença de se traîner avec précaution, en frappant devant lui, pour les jeter à bas, les morceaux d'ardoise délités qui ne pouvaient lui servir d'appui. Au bout d'une heure et demie environ de ce travail, il crut voir une ombre qui passait et repassait contre le rocher. Il parvint, non sans peine, à tourner la tête, et qu'aperçut-il ? Un aigle énorme, qui tournoyait au-dessus de lui, épiait le moment de le précipiter dans l'abîme. L'imminence du péril lui redonnant un surcroît d'énergie et de sang-froid, le chasseur entreprit de se retourner sur le dos. Au prix d'un quart d'heure d'efforts, la conversion était accomplie ; un autre quart d'heure après, il tenait devant lui sa carabine, tout prêt à faire feu. L'aigle, intimidé sans doute par ce branle-bas de combat, finit par s'éloigner ; mais ce ne fut qu'après trois nouvelles heures d'évolutions que le montagnard réussit à regagner le roc ferme.

A l'époque lointaine de Maximilien, la chasse au chamois était un passe-temps impérial ; elle l'est redevenue, dit-on, de nos jours en Tyrol avec François-Joseph ; en Suisse, c'est plaisir ou plutôt gagne-pain de simple paysan. Maigres sont les profits. Il ne se tue pas annuellement, dans toute la Suisse, un millier de chamois ; en revanche, avec le temps, presque tous les chasseurs se tuent. Quelques cantons seulement, les Grisons, Appenzell, Glaris, le Valais, possèdent aujourd'hui ce précieux gibier. Aussi la chasse n'en est-elle permise que trois ou quatre mois d'automne et d'hiver, — ce qui n'empêche pas les aubergistes d'en servir, tout l'été durant, des casseroles au naïf touriste. Dans certains cantons, par exemple celui de Glaris, il existe, depuis plusieurs siècles, des montagnes franches (*Freiberge*), où les chamois demeurent toute l'année à l'abri du plomb meurtrier ; d'anciennes ordonnances avaient également constitué en *réserves* le pays situé entre la Linth et la Sernf jusqu'à Frugmatt.

(1) Voir ci-dessus, page 212, note 1.

Les ours, eux aussi, deviennent de plus en plus rares. « Le dernier ours de l'Appenzell a été tué en 1673, dit M. Elisée Reclus; ceux des Grisons, des Alpes du Tessin et du Valais ne peuvent manquer de disparaître bientôt; Berne sera obligée d'importer d'Afrique ou d'Asie ses animaux symboliques. » Les sangliers, qui, à la fin du siècle passé, étaient si nombreux encore, dans quelques districts, qu'on était obligé de battre le tambour pour les éloigner, semblent également à rayer de la faune helvétique. Les loups ont sensiblement diminué depuis une vingtaine d'années, sauf dans le Jura. Je ne prétends point que ce soit une perte; bien plus que l'ours, ce carnassier, qui se faufile partout, a le croc redoutable aux bestiaux. Il ne multiplie encore que trop dans les grands massifs de l'Oberland bernois et du Valais.



SURPRISE DU CHASSEUR.

L'été, il se tient blotti dans des habitacles à lui connus; puis, l'hiver venu, il entre en campagne, semant au loin la terreur par ses hurlements sinistres. Il y a cent ans, me disait un guide, cette gent dévorante foisonnait tellement que, dès qu'on avait découvert une piste, le tocsin se sonnait à volée, et tout le monde prenait les armes. L'usage — conservé chez nous en maint endroit — était de creuser des fosses-trappes, et Gessner raconte qu'un chasseur fit une fois, dans une de ces fosses, une triple prise consistant en un loup, un renard et une vieille femme qui avaient passé la nuit de compagnie sans même songer à s'égratigner. Dans le val Saint-Nicolas, dès que la présence d'un loup était signalée, les montagnards organisaient un service de patrouilles; un pieu était planté au milieu du pâturage que la bête menaçait, et chaque consort était tenu de faire la ronde à son tour, et, pour preuve qu'il n'avait point fait la ronde dans son lit, d'inscrire son nom sur le pieu.

Le renard existe encore en Suisse, et, pour surcroît, sujet à la rage, à ce qu'il paraît. Le lynx se rencontre aussi fréquemment, surtout dans l'Engadine, et en Valais, dans les vallées de la Viège et de Bagnes et dans la grande forêt de Tourtemagne. Des primes sont accordées pour sa destruction, car cet animal est très-dangereux, très-agressif, et attaque même parfois le chasseur, quand celui-ci a raté son coup; en quelques semaines, sur l'Axenberg (lac des Quatre-Cantons), un seul lynx avait dévoré quarante têtes de bétail, moutons ou chèvres.

Un autre ennemi, plus sournois, du chaletier, c'est la belette de montagne, — en patois romand *motelletta*. Ce rongeur s'insinue par les fentes dans les fromageries et les magasins, et y échancre voluptueusement les plus belles pièces; plus effilé et plus agile que son congénère de la plaine, il constitue une espèce qui ne se rencontre que dans les Alpes. Comme le lièvre alpestre, dont tout le corps devient chenu, avec les frimas, hormis cependant la pointe des oreilles, il prend, l'hiver, un



CHASSE AU CHAMOIS.

pelage tout blanc, à l'exception du bout de la queue, qui reste noir; les pelletiers achètent un bon prix sa fourrure pour en décorer les aumusses de chanoines et les manteaux de gala.

Quant à la marmotte, tout inoffensive, c'est le plus connu des hôtes de ces monts. Tapie, l'hiver, dans son palais hermétiquement clos, elle trouve, l'été, le couvert mis à sa portée : orchidées, silènes, soldanelles, saxifrages, racines de toute saveur et fleurs de tout coloris, l'heureux quadrupède a tout



MARMOTTES.

à souhait. Revienne la saison mauvaise, n'ayant plus à diner, il dormira : ce n'est pas, à coup sûr, la pire façon de résoudre le dur problème de l'existence. Non moins curieux est le *rat des neiges*, qui séjourne d'une manière permanente à trois et quatre mille mètres d'altitude. Où vous et moi nous péririons assurément de faim, l'avisé rongeur a surabondance de provende. Je ne sais plus en quel lieu de l'Engadine on a découvert plusieurs fois, immédiatement après la fonte des neiges, une quantité de rigoles tortueuses et entre-croisées, communiquant avec une ou plusieurs cavités remplies de racines et d'herbes rongées : c'étaient autant de cités et de magasins, où, sans autre souci des misères humaines, les rats alpestres avaient hiverné.

Une chose étrange, et dont les touristes n'ont garde de se plaindre, les reptiles n'abondent pas en Suisse. A en croire encore la légende, il fut cependant une époque où le pays fourmillait de serpents monstrueux, de dragons qui dévoraient hommes et troupeaux, de serpents qui avaient des pattes, de monstres ailés, griffus, squameux, vomissant du feu, contre lesquels luttèrent au mieux les bons chevaliers. Il ne faut sans doute voir dans ces récits qu'un vague souvenir du temps où la Suisse, inculte et couverte de forêts, était infestée de bêtes redoutables, — nullement fabuleuses d'ailleurs, — et où la race des aborigènes primitifs et innomés, qui précéda les Helvétiens, dut préparer le sol pour les civilisations ultérieures, combattre les grands quadrupèdes, tels que l'aurochs et le bison, accomplir en un mot ce premier travail de colonisation attribué par les Grecs à leurs demi-dieux et à leurs héros.

De grands serpents, les naturalistes n'en ont découvert en Suisse aucune trace. Il y existe seulement diverses espèces de couleuvres et de vipères. La couleuvre à collier, — non venimeuse pour l'homme, — hante communément les buissons, les prairies, les marais de la plaine, et les pentes rocailleuses des monts jusqu'à la lisière des forêts; la couleuvre lisse, teinte lie de vin, vit surtout au nord du Saint-Gothard. Plus redoutable est la vipère rouge, au dos tacheté de brun, au ventre couleur de chair, à la tête cordiforme et revêtue de petites écailles. Sa morsure est presque toujours mortelle, et Anna la Valaisane n'a pas dû être sa dernière victime (1). C'est principalement le canton du Valais qu'infeste ce vilain reptile. On vous dira même qu'au temps jadis il avait tellement pullulé dans la partie supérieure de la vallée de Saint-Nicolas, que les habitants durent implorer l'aide d'un charmeur de serpents. Celui-ci incontinent se mit en besogne : « Au bruit de son sifflet, apparut un serpent blanc, auprès duquel les vipères se rassemblèrent; puis le charmeur parcourut la contrée, suivi du serpent blanc, autour duquel le nombre des vipères allait toujours croissant. Il arriva ainsi au delà de la limite de la commune de Zermatt, et attira la troupe des reptiles dans un trou, où ils furent tous brûlés; après quoi, l'enchanteur conseilla de ne plus détruire les autres, parce qu'ils enlèvent, disait-il, au sol une substance dangereuse et purifient l'atmosphère (2). » Ces magiciens savent beaucoup de choses; mais *mâs'y fias* (ne pas s'y fier), comme disait le pâtre du col d'Anterne à l'auteur des *Nouvelles genevoises*.

Des salamandres suisses, qui, si je ne me trompe, sont de deux sortes, l'espèce tachetée et la noire, rien à dire de particulier, si ce n'est que la noire, assurent les bergers, a la détestable habitude de têter sournoisement les vaches, lorsque celles-ci sont couchées sur l'herbe. Pour le hérisson, c'est autre chose : celui-là mérite une mention à part. La vipère rouge elle-même a en ce mammifère, qui habite la plaine, la montagne, et même la région alpine, un adversaire des plus redoutables. Le soir venu, il sort de son terrier, creusé d'ordinaire entre les racines d'un vieux tronc, et se dirige en chancelant vers les buissons et vers les taillis pour y chasser gibier à son goût. Et son goût n'est pas des plus bornés : vers, petits oiseaux, scarabées, grenouilles, lézards et serpents, tout cela, et maint autre plat d'aventure, est du ressort de son appétit.

Cet animal si lent d'allures réussit à surprendre jusqu'aux souris. Il guette aussi les taupes, et les appréhende au moment où elles amoncellent de la terre à l'entrée de leur souterrain. La vipère même, je le répète, ne lui échappe pas. Confiant dans son armure défensive de piquants, il l'aborde hardiment, lui saisit la tête entre ses mâchoires, et la broie avec tout son appareil venimeux, dont l'action est

(1) Voyez ci-dessus, pages 213 et 214.

(2) Tschudi, *Die Alpenwelt*.



OURS EN FORÊT.

L. W. Wachtel

du reste sur lui inoffensive. Ainsi écrasée, il l'avale, sans préjudice du reste du corps. Tschudi prétend toutefois que, lorsque le hérisson dine d'un crapaud, ce qui lui arrive autant de fois qu'il le veut, il a soin, après chaque coup de dent, de s'essuyer le museau par terre, à cause du suc corrosif que sécrète la peau du batracien.

La faune des rivières helvétiques n'est ni moins intéressante ni moins féconde en drames. Ici encore,



COMBAT DE COQS.

le temps n'est plus où des troupes innombrables de castors barraient de leurs digues le cours des ruisseaux et y construisaient leurs curieuses cités; mais l'aspect et la vie des eaux, surtout dans la région montagneuse, méritent toujours un regard attentif. Chaque riviérette, chaque torrent a tout un peuple qui l'aime et se fixe à demeure sur ses bords, ou y vient, l'été, chercher sa pâture. La salamandre susnommée, le triton, un autre amphibie qui s'enfouit l'hiver dans son trou, le chat sauvage, la loutre, le martin-pêcheur, l'ombre d'Auvergne, le putois, le merle d'eau habile à plonger, l'alcyon, qui, des

heures durant, épie mélancoliquement d'un buisson les sangsues et les petits poissons, toute cette gent d'émérites mangeurs hante volontiers les rives et les glariers des ruisseaux alpestres. Le roi de tous, pour la science et pour la patience, c'est encore le héron. Immobile sur ses jambes, la tête tournée du côté du soleil ou de la lune, afin d'avoir son ombre à dos, il happe au passage non-seulement les menus habitants de l'onde cristalline, mais encore les petits oiseaux qui s'égarerent à portée de son long bec emmanché d'un col à l'avenant.

Mais l'ennemi le plus redoutable du peuple aquatique se trouve au sein des rivières elles-mêmes :



PÊCHE AU SAUMON SUR LE RHIN SUISSE.

c'est le vorace brochet, dont la large gueule contient plus de sept cents dents aiguës et recourbées en arrière. On chasse ce monstre, à l'époque du frai, à coups de fusil, et dès qu'une balle ou seulement l'explosion d'une balle l'a étourdi, on l'attire vivement sur la rive et on l'assomme. On prétend que les gros brochets, ceux qui ont de soixante à quatre-vingts ans d'âge, attaquent jusqu'aux oiseaux de proie et saisissent même les chats et les chiens. « Le vieux Gessner, notre père à tous, dit Tschudi, raconte l'histoire d'un brochet qui mordit la lèvre inférieure d'un mulet au moment où il s'abreuvait au Rhône ; le quadrupède, effrayé, recula, et ce ne fut qu'avec peine qu'il put, en secouant la tête, se débarrasser de son ennemi. Il y a plus : ces requins d'eau douce ont même attaqué des baigneurs et ravi à la loutre la proie qu'elle venait de saisir. »

Après les brochets viennent les saumons ou truites saumonées, voyageurs singuliers, intermédiaires de leur nature entre les poissons de mer et ceux de rivière. Au mois d'avril, quelquefois plus tard,



COMBAT DE BOUQUETINS.

ils profitent d'une grande marée pour entrer en colonnes pressées dans les fleuves de l'Allemagne, qu'ils remontent lentement, presque à fleur d'eau quand il fait beau temps, avec un grand bruit que Buffon compare, ce me semble, à celui d'un orage lointain. Arrivé à Bâle au mois de mai, le saumon remonte le Rhin et gagne Laufenburg. Là, le fleuve, resserré dans un lit étroit, se précipite en mugissant par-dessus une série d'écueils : sans hésiter, l'animal franchit ces rapides, et voici comme. Il



CHAT SAUVAGE ET CORNEILLE DES ALPES.

rapproche de sa bouche l'extrémité de sa queue, en serre le bout avec ses dents, de manière à en faire une sorte de ressort très-tendu ; puis, débandant brusquement cet arc, il frappe l'eau avec violence et prend son élan. C'est à ce moment que les chasseurs le tuent à coups de fusil, en quelque sorte au vol. A Laufenburg même, près des rapides, se trouve une pêcherie communale que j'ai visitée, et dont le produit annuel, tant par l'hameçon et la nasse que par le trident, atteint un chiffre considérable de florins.

Du réseau des rivières, ce merveilleux sauteur pénètre dans les lacs suisses, les traverse sans s'ar-

rêter, et passe de là dans les affluents, escaladant, comme nous l'avons vu, digues et râteliers. En 1833, dans la Reuss, au milieu de la vallée d'Urseren, on captura un de ces poissons, qui, pour arriver là, avait dû franchir les rapides et les chutes fameuses du pont du Diable. Les guides et gardiens préposés



LIEVRE ET CORBEAU DES ALPES.

aux gorges du Trient disent qu'il file, l'été, des troupes entières de saumons dans le chaos mugissant de ce défilé.

Peu à peu nos voyageurs finissent par entrer dans les ruisseaux, surtout dans ceux dont les eaux coulent en écumant sur un lit de gravier. Ils atteignent ainsi le centre de la région montagneuse : là ils frayent, d'octobre à décembre ; après quoi, ils regagnent la mer par colonnes immenses, comme

pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

GUIZOT DE WITT.

Paris, mars 1878.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848 formera deux volumes in-8 imprimés comme l'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

Il paraîtra une livraison par semaine à partir du 6 avril 1878.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraîtra régulièrement une livraison par semaine à partir du 27 Avril 1878.